

Acapulco Gold Comme au cinéma

Simon Beaulieu

Number 235, January–February 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48026ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, S. (2005). Review of [Acapulco Gold : comme au cinéma]. *Séquences*, (235), 42–42.



Fable quasi paranormale sur les choses exceptionnelles qui arrivent

ACAPULCO GOLD

Comme au cinéma

Dans les années 70, alors que les cinéastes québécois fouillaient corps et âme dans un réalisme tout-puissant, héritier d'un cinéma direct fondateur et transcendant, André Forcier, alors à ses débuts, cherchait autre chose, ailleurs. Non pas que la démarche du cinéaste s'opposait aux réflexes ambiants (et surtout culturels), qui consistaient à s'atteler aux cuisines et aux tavernes (*L'Eau chaude, l'eau froide* n'échappe d'ailleurs pas à cette réalité historique) afin de chercher l'homme québécois sous toutes ses coutures pour ensuite le nommer, mais celle-ci, à défaut d'être en état de rupture, s'aventurerait seulement sur une pente qui n'était que très rarement empruntée (et ce, encore aujourd'hui) au Québec. Il faut dire que le joug du réalisme a toujours été très fort ici et que les cinéastes se permettant de s'en détacher, pour se projeter net dans un imaginaire émancipant, n'ont jamais été légion. Inutile de jouer la carte de la dichotomie, donc, mais soyons tout de même prudent et disons seulement qu'avec le cas Forcier le réalisme se nourrit à l'imaginaire comme on a besoin de sa dose d'héroïne. C'est une nécessité, un besoin vital, voire une condition de vie. Alors inutile de démêler les mailles de ce microcosme qui procède par emprunt d'un côté (le réalisme) comme de l'autre (la fantaisie) et regardons-le comme un tout homogène et original qui ne demande rien à personne, visant justement à éplucher en couches successives l'homme jusqu'à la moelle, d'abord dans les cuisines certes, mais ensuite et surtout jusque dans son imaginaire.

C'est d'ailleurs à la rencontre de ces deux fronts que se place irrévérencieusement son plus récent long métrage présenté au dernier FNC, *Acapulco Gold*, qui raconte l'histoire d'un acteur d'origine française qui aurait rencontré Elvis Presley il y a environ treize ans lors d'un séjour à Acapulco. Quand on aligne froidement les éléments de cette histoire (apparemment véridique, c'est d'ailleurs le type qui a vécu réellement cette mésaventure qui incarne le personnage principal du film) du français renversé cul

par-dessus tête par la rencontre du King toujours vivant, on reste plutôt amusé, surtout lorsque l'on est familier un tant soit peu avec l'univers de Forcier.

Est-ce possible ? Le cinéaste de la poésie pince-sans-rire s'est-il fait jouer un tour ? Mais la véracité du fait divers, malgré les convaincantes preuves exposées dans le récit (qui s'active pendant près de quinze minutes de façon très convaincante sur le mode documentaire d'enquête), n'est, après coup, d'aucune importance, surlignant à tort le caractère anecdotique d'une histoire qui est beaucoup plus profonde que ses sous-embranchements « faits diversques », laissant entendre tout haut le style à l'emporte-pièce (mais parfois maladroit, faut-il mentionner) et l'audace rare d'un auteur extra-terrestre que l'on devrait saluer, étant probablement le seul (ici) à jouer dans de telles plates-bandes. Que l'on aime ou pas, il y a un style Forcier et une prose qui persiste indéniablement, un souffle et une démarche que l'on reconnaît entre mille et qui fait l'effet d'un grand bol d'air frais quand il nous passe sous le nez. Et ça, dans une cinématographie obsédée de plus en plus par les schèmes d'un *star-system* mort-né, c'est nécessaire.

Ce qu'il y a de particulier avec *Acapulco Gold*, c'est que Forcier y a un ton doublement ironique puisque, ici, le caractère surréaliste du récit ne provient pas comme dans ses autres films d'un délire fictionnel mais bien de la réalité elle-même, d'un événement tangible et défendable, imposant à l'auteur ce que celui-ci s'est affairé à décrire dans ses scénarios pendant des années. Le film devient donc une sorte de fable quasi paranormale sur les choses exceptionnelles qui arrivent, sur l'indicible, le merveilleux, prenant Forcier à son propre jeu, pointant amoureusement du doigt la vie ordinaire des gens sans histoire qui vivent des choses extraordinaires, véritable clin d'œil à toute l'œuvre de Forcier et à l'humour-folie qui a forgé son répertoire.

Comme à l'habitude avec Forcier, il y a des choses qui ne s'expliquent pas ou plutôt qu'on ne veut pas expliquer, parce qu'on a peur peut-être de les faire mourir (comme l'amour dans *Kalamazoo*, par exemple). Il ne reste alors, une autre fois, qu'à regarder la vie jouer à saute-mouton, gardant un sourire en coin et jouant le jeu (comme on fait au cinéma) le temps que ça passe (ou que ça défile), se laissant croire (comme un gamin) que la vie peut parfois être magique.

Il y a peut-être de quoi croire au père Noël mais qu'importe. Comme disait Robin Aubert dans *La comtesse de Bâton Rouge*, qui incarnait d'ailleurs André Forcier lui-même, (je paraphrase) : « la vie fait rarement du cinéma ! Alors quand ça arrive pourquoi ne pas en profiter ? »

Simon Beaulieu

■ Canada [Québec] 2004, 83 minutes — Réal. : André Forcier — Scén. : André Forcier, Michel Maillot, Mark Krasnoff — Image : Daniel Jobin — Mont. : Linda Pinet, Yan Desjardins — Mus. : Luc Raymond, Stéphane Girouard — Son. : Thierry Morlaas-Lurbe — Déc. : Le Collectif de Ville Jacques-Cartier — Int. : Michel Maillot (Bob Guarrigues), Mark Krasnoff (Hank Sturzberg), Julie Maillot (Marilou Garrigues), Renaud Pinet-Forcier (Proutt), Geneviève Brouillette (Madame Bissonnette), Jean-François Chicoine (Docteur Beaulieu), Richard Lespérance (Réal Ledoux), Alejandro Moran (Feliciano), Richard Ricard (Charles-André Marchand), Mike McLaughlin (portraitiste judiciaire), Dor Cartier (Expert en écriture) — Prod. : Michel Maillot (Les Films du Paria/Les films de la rue Marquette) — Dist. : Les Films du Paria.